



AU FOND, L'ALPHA POP, C'EST QUOI ?

Françoise Lefebvre

LA TALVERA, VOUS CONNAISSEZ ?

J'ai eu le privilège de suivre, au printemps passé, une formation en entraînement mental. Mais là n'est pas mon propos aujourd'hui; une autre fois peut-être... Ce qui m'a fait penser à cette formation pour le moins peu orthodoxe, c'est la présentation, par le formateur invité, du groupe auquel il appartient et qui s'appelle «La Talvère»

(du mot «talvera»). Je vous invite donc à partager ce que j'ai retenu de ses propos.

La talvera, c'est d'abord le titre d'un poème qui fait l'éloge de la terre. Pas la terre cultivée, celle qui, divisée en parcelles, nourrit les hommes qui l'ont ensemencée. Non, il s'agit ici de la terre «perdue», sacrifiée, celle qui borde les champs tout en jouant un rôle essentiel pour l'ensemencement de ces der-

niers. La talvera désigne cette zone laissée en friches sans laquelle le fermier ne pourrait manoeuvrer son tracteur pour continuer à tracer ses sillons. La talvera, c'est aussi la bande de terre qui recueille les pierres que l'on déterre du champ pour qu'il produise mieux. Elle sert également de chemin pour ceux qui veulent atteindre les champs plus éloignés. Vous l'avez sans doute compris: la talvera se situe en mar-

ge des parcelles cultivées mais facilite, paradoxalement, une production dont elle est exclue... Sous d'apparentes contradictions, la talvera est nécessaire à la croissance du champ et, ma foi, s'il n'y avait pas de champs cultivés, elle perdrait sa raison d'être.

Pourquoi, direz-vous, nous parler de ça ? Où veut-elle en venir ? Cet article ne devait-il pas traiter de l'alphabétisation populaire ?

Quand je pense à l'alphapop, c'est justement dans la talvera que je me situe ! J'ai abandonné le champ étiqueté «ALPHABÉTISATION» pour parcourir librement les nombreux chemins de l'alphabétisation populaire. De cette façon, mes pas peuvent emprunter plusieurs avenues différentes, au gré de ma créativité. Mais ce n'est pas venu tout seul... Il y a onze ans, lorsque j'ai voulu réintégrer le marché du travail «officiel», j'ai choisi le domaine de l'alphabétisation... institutionnelle. Les sillons en étaient déjà tout tracés, je n'avais qu'à les suivre... C'est au détour d'un de ces sillons que j'ai estimé que l'espace qu'on me proposait était trop fermé. Le jeune analphabète qui m'avait alors été confié vivait d'autres types de problèmes que le simple fait de ne savoir ni lire ni écrire malgré dix années de scolarisation. J'ai dû, à un moment donné, collaborer avec divers intervenants du «social» qui, sans s'en douter, venaient de m'ouvrir d'autres horizons.

Ces divers horizons portent de multiples noms : pauvreté, malnutrition, chômage, bien-être social, taudis, SURVIE ! Je ne pouvais plus arpenter en toute quiétude le champ qu'on m'avait confié. Fini, pour moi, le sillon bien droit ! Fini également le geste répé-

titif qui semblait nécessaire à la moisson ! Je me suis donc tournée vers une autre façon de voir et de faire l'alphabétisation.

Au début des années 1980, les groupes d'alphabétisation populaire restaient peu nombreux. Pourtant, certains cumulaient déjà dix et parfois même douze années d'expérience. En général, ces groupes se distinguaient des commissions scolaires par leur structure organisationnelle et leur discours idéologique. Il était évident, aux yeux des personnes engagées dans le réseau d'alphabétisation populaire, que l'analphabétisme ne pouvait s'expliquer uniquement par un phénomène de sous-scolarisation. Les causes en étaient beaucoup plus complexes et beaucoup plus nombreuses. L'effort d'alphabétisation ne pouvait donc porter sur un seul volet ! C'est dans un de ces «vieux» groupes que je suis venue échouer, me disant qu'enfin nous allions intervenir sur un ensemble de phénomènes, en plus de celui de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Enfin, les personnes analphabètes seraient considérées comme «un tout» et je ne me contenterais pas uniquement de leur apprendre à lire et à écrire, sans tenir compte des autres dimensions de leur vie...

Au fil des ans, le discours s'est affermi, rejoignant (sur le plan des idées) celui de l'ensemble des autres groupes populaires. Comités-logement, garderies populaires, maisons de jeunes, comités d'assistés sociaux, groupes alternatifs en santé mentale, groupes d'alphabétisation populaire, tous proposent, essentiellement, une alternative à l'institutionnel. Le slogan «Dis-moi ce que tu penses, je te dirai qui tu es» aurait pu, au début des années 1980, servir de rallie-

ment à l'ensemble de ces groupes alternatifs. En même temps que nous découvriions ce que nous avions en commun avec d'autres organismes, nous nommions davantage notre spécificité, à savoir «l'alphabétisation». Au-delà du discours, notre type de travail semblait quelque peu nous marginaliser. Non seulement acceptions-nous d'être des porte-parole des personnes analphabètes et de défendre leurs droits, mais nous cherchions également à les outiller en lecture et en écriture de manière à ce qu'elles en arrivent à exercer ces droits de façon autonome.

Dès le départ s'est posée la question de la pédagogie : comment faire une alphabétisation différente de celle pratiquée dans les écoles ? Contrairement à ce que je croyais à l'époque, seule une petite minorité d'alphabétiseur-es avait une formation en pédagogie. C'est ce qui explique bien des tâtonnements et bien des incertitudes face à l'acte d'enseigner. On savait ce dont on ne voulait plus, mais on cherchait par quoi le remplacer... Pourtant, à l'instar de plusieurs intervenants sociaux, nous avons innové en inventant de nouvelles pratiques mais étrangement, celles-ci ne semblaient pas produire tous les fruits escomptés... Les animateurs et animatrices, tout en continuant à prôner une alphabétisation différente, s'interrogèrent sur la nature même de leur intervention directe, sur leur pratique dans les ateliers d'alphabétisation. Alors que la créativité fleurissait dans les divers projets réalisés dans les groupes d'alphabétisation (création de comités, écriture collective, projets diversifiés), la pédagogie utilisée à l'intérieur même des ateliers semblait en crise. Nous constatons que les participant-e-s aux

ateliers apprenaient une foule de choses, exerçaient de plus en plus leur pouvoir démocratique, participaient à plusieurs activités mais... nous ne nous sentions pas très efficaces lorsqu'il s'agissait de montrer à lire et à écrire. Bref, si l'encadrement proposé paraissait novateur, l'acte d'enseigner, lui, semblait demeurer relativement conservateur, pour une grande majorité de groupes.

Nous avions pourtant tout ce qu'il nous fallait pour créer quelque chose de nouveau, de différent en alphabétisation! Plusieurs d'entre nous le savent : il ne s'agit pas d'inventer la roue tous les matins, mais plutôt de lui trouver de nouvelles fonctions, de nouvelles dimensions. La «concasser», quoi! pour reprendre une expression apprise dans un atelier portant sur la création de matériel pédagogique. Mais pour en arriver à changer quelque chose, sans doute était-il nécessaire d'accepter de changer un peu nous-mêmes...Avouons le: nous étions et sommes encore, en grande majorité, les produits d'un milieu scolaire traditionnel. Dès lors, il était normal que, sans le choisir de façon délibérée, nous reproduisions dans notre pratique d'alphabétisation une manière d'enseigner qui ressemblait à celle que nous avions connue, même si nous désirions offrir autre chose.

Depuis trois ans maintenant, je me promène un peu partout pour donner des formations diverses. J'ai eu l'avantage l'année dernière de rencontrer plusieurs groupes d'alphabétisation populaire du Québec. Il est vrai que nos approches diffèrent d'un groupe à l'autre, et que nos méthodes sont tout aussi diversifiées. Par contre, je remarque que de plus en plus d'alphabétiseur-e-s cherchent à

systématiser davantage leur enseignement. On s'interroge sur l'efficacité de certaines méthodes d'alphabétisation. Je pense que nous cherchons actuellement à clarifier notre philosophie d'éducation populaire. Dans ce sens, notre pratique demeure le lieu privilégié à explorer. «Dis-moi ce que tu fais, je te dirai qui tu es...» Voilà qui pourrait devenir un slogan approprié d'ici quelque temps... Mais dans cet examen nécessaire de leur propre travail, plusieurs interve-

dire que ces deux désirs sont irrémédiablement inconciliables? Je sais que non! Je pense que le mot «scolaire» auquel font référence ces intervenant-e-s est une façon d'interpréter le désir légitime des participant-e-s qui disent vouloir apprendre à lire et à écrire.

Quel défi voulions-nous relever il y a dix ans et plus ? «Créer une ressource alternative en alphabétisation qui offrirait une structure démocratique, qui tiendrait compte, dans son approche, de l'analyse sociale que nous faisons du phénomène de l'analphabétisme et qui, finalement, serait un lieu de pratiques novatrices en utilisant d'autres méthodes que celles du milieu scolaire». Nous y sommes parvenus en grande partie. Nous avons même largement dépassé certains de nos objectifs ! Si le milieu scolaire en est arrivé à vouloir définir sa propre philosophie de l'alphabétisation en rédigeant un «guide» à cet effet, c'est qu'il y avait, dans notre propre réseau, une pratique originale qui s'affichait de plus en plus clairement. C'est la talvera qui met le champ en valeur... Rendons à César ce qui lui appartient. L'approche parthènes telle que développée dans le guide du ministère de l'Éducation s'inspire de nos propres pratiques. Nous le savons bien, nous qui avons formulé cette approche dès 1982 (Alphabétiser, Carrefour de Pointe St-Charles)... Je vous le disais au début de cet article: le talvera est essentielle au champ C'est un lieu en friches, et peut-être est-ce justement là son unique raison d'être et sa seule fonction. Pour ma part, en tout cas, j'y suis, j'y reste ! Et qu'on mesure bien les conséquences avant de m'en déloger.. l'érosion pourrait bien menacer les terres du champ cultivé...

**J'AI ABANDONNÉ
LE CHAMP ÉTIQUETÉ
«ALPHABÉTISATION»
POUR PARCOURIR
LIBREMENT LES
NOMBREUX CHEMINS DE
L'ALPHABÉTISATION
POPULAIRE. DE CETTE
FAÇON, MES PAS
PEUVENT EMPRUNTER
PLUSIEURS AVENUES
DIFFÉRENTES, AU GRÉ DE
MA CRÉATIVITÉ.**

nant-e-s se sentent déchirés. Comme si la manière d'enseigner le notionnel, le code, allait à l'encontre d'une idéologie populaire progressiste. Comme si le notionnel était une épreuve nécessaire que tout le monde doit traverser pour atteindre des choses plus intéressantes, comme une thématique par exemple. Une des explications mises de l'avant par certain-e-s pour expliquer ce malaise, c'est que les apprenant-e-s veulent du «scolaire» alors que nous souhaiterions davantage nous orienter vers du «conscientisant». Est-ce à